

mirent au grand jour un certain nombre de cartésiens,

théologien de profession, j'avais peur que les choses que j'en pourrais écrire fussent moins bien reçues de moi que d'un autre. Toutefois, puisque le Concile ne détermine pas que *verbis exprimere non possumus* mais seulement que *vix possumus*, je me hasarderai ici de vous dire en confiance une façon qui me semble assez commode et très-utile pour éviter la calomnie des hérétiques qui nous objectent que nous croyons en cela une chose qui est entièrement incompréhensible, et qui implique contradiction ; mais c'est, s'il vous plaît, à condition que, si vous la communiquez à d'autres, ce sera sans m'en attribuer l'invention, et même que vous ne la communiquerez à personne, si vous jugez qu'elle ne soit pas entièrement conforme à ce qui a été déterminé par l'Église. 1^o Je considère ce que c'est que le corps d'un homme, et je trouve que ce mot de corps est fort équivoque, car quand nous parlons d'un corps en général, nous entendons une partie déterminée de la nature, et ensemble de la quantité dont l'univers est composé, en sorte qu'on ne saurait ôter tant soit peu de cette quantité que nous ne jugions incontinent que le corps est moindre et qu'il n'est plus entier ; ni changer aucune particule de cette matière, que nous ne pensions que le corps n'est plus par après totalement le même ou *idem numero*. Mais quand nous parlons du corps d'un homme, nous n'entendons point une partie déterminée de matière, ni qui ait une grandeur déterminée, mais nous entendons seulement la matière qui est ensemble unie avec l'âme de cet homme, en sorte que bien que cette matière change et sa quantité augmente ou diminue, nous croyons toujours que c'est le même corps *idem numero*, pendant qu'il demeure joint et uni substantiellement à la même âme, et nous croyons que ce corps est tout entier, pendant qu'il a en soi toutes les dispositions requises pour conserver cette union ; car il n'y a personne qui ne croie que nous avons le même corps que nous avons eu dès notre enfance, bien que leur quantité soit de beaucoup augmentée, et que, selon l'opinion commune des médecins, et sans doute, selon la vérité, il n'y ait plus en eux aucune partie de la matière qui y était alors, et même qu'ils n'aient plus la même figure, en sorte qu'ils ne sont *eadem numero* qu'à cause qu'ils sont informés de la même âme. Pour moi qui ai examiné la circulation du sang, et qui crois que la nutrition ne se fait que par une continuelle expulsion des particules de notre corps qui sont chassées de leur place par d'autres qui y entrent, je ne pense pas qu'il y ait aucune particule de nos membres qui demeure la même *numero* un seul moment ; encore que notre corps en tant que corps humain soit toujours le même *numero* pendant qu'il est uni avec la même âme ; et même en ce sens, il est indivisible ; car si l'on coupe un bras ou une jambe à un homme, nous pensons bien que son corps est divisé en prenant le mot de corps en la première signification, mais non en le prenant en la seconde ; et nous ne pensons pas que celui qui a un bras ou une jambe coupée soit moins homme qu'un autre. Enfin quelque matière

dans l'espoir de rallier les théologiens à la philosophie

que ce soit, et de quelque quantité ou figure qu'elle puisse être, pourvu qu'elle soit unie avec la même âme raisonnable, nous la prenons toujours pour le corps du même homme, et pour son corps tout entier, si elle n'a pas besoin d'être accompagnée d'autre matière pour demeurer jointe à cette âme. De plus, je considère que lorsque nous mangeons du pain et buvons du vin, les petites parties de ce pain et ce vin se dissolvant dans notre estomac, coulent incontinent de là dans nos veines, et par cela seul qu'elles s'y mêlent avec le sang, elles se transsubstantient naturellement et deviennent partie de notre corps, bien que si nous avions la vue assez subtile pour les distinguer d'avec les autres particules du sang, nous verrions qu'elles sont encore les mêmes *numero* qui composaient auparavant le pain et le vin ; en sorte que si nous n'avions point de garde à l'union qu'elles ont avec l'âme, nous les pourrions nommer pain et vin comme devant. Or, cette transsubstantiation se fait sans miracle. Mais, à son exemple, je ne vois point de difficulté à penser que tout le miracle de la transsubstantiation, qui se fait au Saint-Sacrement, consiste en ce qu'au lieu que les particules du pain et du vin auraient dû se mêler avec le sang de Jésus-Christ et s'y disposer en certaines façons particulières, afin que son âme les informât naturellement, elle les informe sans cela par la force des paroles de la consécration ; et au lieu que cette âme de Jésus-Christ ne pourrait demeurer naturellement jointe avec chacune de ces particules de pain et de vin, si ce n'est qu'elles fussent assemblées avec plusieurs autres qui composassent tous les organes du corps humain nécessaires à la vie, elle demeure jointe surnaturellement à chacune d'elles, encore qu'on les sépare. De cette façon, il est aisé à entendre comment le corps de Jésus-Christ n'est qu'une fois en toute l'hostie quand elle n'est point divisée ; et néanmoins qu'il est tout entier en chacune de ses parties quand elle l'est ; parce que toute la matière tant grande ou petite qu'elle soit, qui est ensemble informée de la même âme humaine, est prise pour un corps humain tout entier. Cette explication choquera sans doute d'abord ceux qui sont accoutumés à croire qu'afin que le corps de Jésus-Christ soit en l'eucharistie, il faut que tous ses membres y soient avec la même quantité et figure, et la même matière *numero* dont ils ont été composés quand il est monté au ciel. Mais ils se délivreront aisément de ces difficultés, s'ils considèrent qu'il n'y a rien de cela qui soit déterminé par l'Église, et que tous les membres extérieurs et leur quantité et matière, ne sont point nécessaires à l'intégrité du corps humain, et ne sont en rien utiles et convenables à ce sacrement, où l'âme de Jésus-Christ informe la matière de l'eucharistie, afin d'être reçue par les hommes et de s'unir plus étroitement à eux ; et même cela ne diminue en rien la vénération de ce sacrement. Et enfin, l'on doit considérer qu'il est impossible, et qu'il semble manifestement impliquer contradiction que ses membres y soient ; car ce que nous nommons, par exemple, le bras ou la main d'un

nouvelle. Quelques-uns se bornent à reproduire exactement

homme, est ce qui en a la figure extérieure, et la grandeur et l'usage, en sorte que quoi que ce soit que l'on puisse imaginer en l'hostie, pour la main ou le bras de Jésus-Christ, c'est faire outrage à tous les dictionnaires, et changer entièrement l'usage des mots que de le nommer bras ou main, puisqu'il n'en a ni l'extension, ni la figure, ni l'usage. Je vous aurai obligation si vous m'apprenez votre sentiment touchant cette explication ; et je souhaiterais bien aussi d'avoir celui du Révérend Père Vatiez ; mais le temps ne me permet pas de lui écrire.

Voici maintenant la seconde lettre au P. Mesland, où Descartes répond à quelques difficultés proposées et au touchant adieu pour jamais que le P. Mesland lui avait adressé en partant pour les Missions :

J'ai lu avec beaucoup d'émotion l'adieu pour jamais que vous avez pris la peine de m'écrire ; et il m'aurait touché davantage si je n'étais ici en un pays où je vois tous les jours plusieurs personnes qui sont revenues des antipodes. Ces exemples si ordinaires m'empêchent de perdre entièrement l'espérance de vous revoir quelque jour en Europe ; et encore que votre dessein de convertir les sauvages soit très-généreux et très-saint, toutefois, parce que je me persuade que pour l'exécuter on a seulement besoin de zèle et de patience, et non pas de beaucoup d'esprit ou de savoir, il me semble que les talents que Dieu vous a donnés, pourraient être employés plus utilement en la conversion de nos athées, qui se piquent de bon esprit et ne veulent se rendre qu'à l'évidence de la raison ; ce qui me fait espérer qu'après que vous aurez fait quelque expédition aux lieux où vous allez, et conquis plusieurs milliers d'âmes à Dieu, le même esprit qui vous y conduit aujourd'hui vous ramènera, et je le souhaite de tout mon cœur. Vous trouverez ici de brèves réponses aux objections que vous m'avez fait la faveur de m'envoyer touchant mes *Principes*. Je les aurais faites plus amples, sinon que je crois assurément que la plupart des difficultés qui vous sont venues d'abord en commençant la lecture du livre, s'évanouiront d'elles-mêmes quand vous l'aurez achevé. Celles que vous trouvez en l'explication du Saint-Sacrement, me semblent aussi pouvoir facilement être ôtées ; car 1^o comme il ne laisse pas d'être vrai de dire que j'ai maintenant le même corps que j'avais, il y a dix ans, bien que la matière dont il est composé soit changée, à cause que l'unité numérique du corps d'un homme ne dépend pas de celle de sa matière, mais de sa forme qui est l'âme. Ainsi ces paroles de Notre-Seigneur n'ont pas laissé d'être véritables, *hoc est corpus meum quod pro vobis tradetur*, et je ne vois pas de quelle autre sorte il eût pu parler, pour signifier la transsubstantiation au sens que je l'ai expliquée. Puis, pour ce qui est de la façon dont le corps de Jésus-Christ aurait été en l'hostie qui aurait été consacrée pendant le temps de sa mort, je ne

la substance des lettres au P. Mesland (1), les autres imaginent des perfectionnements, des accommodements pour mieux les mettre en accord avec le concile de Trente et pour répondre à toutes les objections. Ainsi, pour n'en citer qu'un exemple, le célèbre géomètre Varignon imagina de changer toutes les parties sensibles de l'eucharistie en autant de corpuscules organisés qui, malgré leur petitesse, seraient de vrais corps humains, et tous le même néanmoins, en tant qu'unis à une même âme (2), afin d'éviter le reproche, encouru par l'hypothèse de Descartes, de faire du corps de

sache point que l'Église en ait rien déterminé et il faut, ce me semble, bien prendre garde à distinguer les opinions déterminées par l'Église d'avec celles qui sont communément reçues par les docteurs, et fondées sur les principes d'une philosophie mal assurée. Toutefois, quand bien même l'Église aurait déterminé que l'âme de Jésus-Christ n'aurait pas été unie à son corps en l'hostie qui aurait été consacrée au temps de sa mort, il suffit de dire que la matière de cette hostie aurait pour lors été autant disposée à être unie à l'âme de Jésus-Christ, que celle de son corps qui était dans le sépulcre, pour assurer qu'elle aurait été véritablement son corps ; puisque la matière qui était dans le sépulcre n'était alors nommée le corps de Jésus-Christ, qu'à cause des dispositions qu'elle avait à recevoir son âme. Et il suffit aussi de dire que la matière du pain aurait eu les dispositions du corps, sans le sang, et celle du vin les dispositions du sang sans la chair, pour assurer que le corps seul, sans le sang, aurait été alors dans l'hostie, et le sang seul dans le calice. Comme aussi ce qu'on dit que c'est seulement par concomitance que le corps de Jésus-Christ est dans le calice, se peut fort bien entendre en pensant que bien que l'âme de Jésus-Christ soit unie à la matière contenue dans le calice, ainsi qu'à un corps humain tout entier, et par conséquent que cette matière soit véritablement tout le corps de Jésus-Christ, elle ne lui est toutefois unie qu'en vertu des dispositions qu'a le sang à être uni avec l'âme humaine, et non pas en vertu de celles qu'a la chair ; et ainsi je ne vois aucune difficulté en tout cela. Mais néanmoins, je me tiens très-volontiers avec vous aux paroles du Concile, qu'il y est, *ea existendi ratione quam verbis vix exprimere possumus*.

(1) Dans un *Recueil de pièces fugitives sur l'eucharistie* publié à Genève en 1730 par le ministre Vernet, on trouve une explication eucharistique attribuée à Malebranche qui n'est que l'exacte reproduction de celle de Descartes.

(2) *Démonstration de la possibilité de la présence du corps de Jésus-Christ dans l'eucharistie conformément au sentiment des catholiques*. On trouve cette pièce dans les *Pièces fugitives sur l'eucharistie*.

Jésus-Christ un corps de pain et non une vraie chair douée d'organes. Tel est le perfectionnement auquel applaudit le bon abbé Emery, et qui lui en fait espérer d'autres encore. De toutes parts on vit alors, parmi les cartésiens, se produire des essais de philosophie eucharistique. Quelques-uns allèrent jusqu'à prétendre donner, d'après Descartes, une démonstration géométrique du grand mystère (1). C'est en vain que des cartésiens plus sages, tels que Régis, Arnauld, Nicole, Bossuet, protestent contre ces dangereuses nouveautés, et gémissent du préjudice qu'elles portent à la philosophie de Descartes (2). Cependant plus les propagateurs ou les inventeurs de ces prétendues explications s'engagent dans cette voie, plus ils donnent des armes à leurs adversaires, et plus ils provoquent les objections et les accusations des théologiens, loin de les mettre de leur parti. Le grand grief théologique contre l'explication au P. Mesland, c'est qu'elle laissait subsister la substance du pain et du vin, en la faisant seulement animer par l'âme de Jésus-Christ, sans qu'ils fussent changés au vrai corps de Jésus-Christ. A la première explication de Descartes, on avait objecté que ce n'était pas le pain qui se changeait en corps de Jésus-Christ, mais son corps en pain; à la seconde, on objecta que c'était le pain qui devenait le corps de Jésus-Christ, sans aucun changement réel et physique, et par le seul fait de l'union avec Jésus-Christ.

Bossuet prit la plume pour combattre ces singulières applications du cartésianisme à la théologie, dans l'intérêt non-seulement de l'orthodoxie, mais aussi de Descartes et de sa philosophie bien entendue. Il ne voulait pas qu'une

(1) *Breve opusculum quo geometrice demonstratur possibilitas præsentia corporis Christi*. Il fut réfuté par M. David, ecclésiastique du diocèse de Bayeux. Paris, 1729, in-12.

(2) Voltaire, dans le *Philosophe ignorant*, se moque de ces explications cartésiennes de l'eucharistie : « Celui-là prétend me faire toucher au doigt la transsubstantiation, en me montrant par les lois du mouvement comment un accident peut exister sans sujet, et comment un corps peut être en deux endroits à la fois. Je me bouche les oreilles et je passe plus vite encore. »

philosophie, qui lui était chère et dont il attendait les plus grands avantages pour la religion, portât la peine des témérités de quelques esprits brouillons. S'il n'ose contester l'authenticité des lettres au P. Mesland, du moins déclare-t-il tenir pour suspect tout ce que Descartes n'a pas lui-même publié. En faveur de Descartes, il fait remarquer que cette seconde explication ne cadre pas avec la première, la seule qu'il ait avouée, précisément en ce point essentiel qu'elle laisse subsister la substance du pain et du vin, qu'il s'applique à exclure dans sa réponse à Arnauld, et enfin sans lui-même mettre en avant aucune de ces explications qu'il condamne, il se contente de montrer que la doctrine de Descartes sur la matière est susceptible d'un sens qui ne la rend ni plus ni moins compatible que toute autre doctrine philosophique avec les décisions du concile de Trente (1).

Après Bossuet citons l'abbé Duguet qui, dans un traité théologique plein de force et de bon sens, a combattu ces explications cartésiennes en général fort goûtées dans l'Oratoire (2). Il conjure ses frères de l'Oratoire de se mettre en garde contre une philosophie curieuse et indocile, qui n'est propre qu'à faire perdre la foi, en prétendant tout expliquer, même les mystères. Son objection fondamentale contre les nouveaux systèmes est la même que celle de Bossuet; en tous il découvre ce défaut essentiel de ne pas conserver la vérité du corps unique de Jésus-Christ crucifié et immolé pour nous : « Il y a, dit-il, une barrière insurmontable contre les nouveaux systèmes, c'est que la chair de Jésus-Christ dans l'eucharistie est la même qui est née de la Vierge, immolée sur la croix, etc. Ainsi se terminent ces malheureuses recherches et ces funestes conciliations de nos redoutables mystères avec une raison que Dieu ne nous a pas donnée pour cet usage. On pose pour fondement de ces recherches et de ces conciliations

(1) Voir le chapitre XII du II^e vol.

(2) *Dissertations théologiques et dogmatiques*. Paris, 1727, in-12. — Voir la seconde dissertation, sur l'eucharistie.

l'idée naturelle qu'on a de l'étendue et de l'essence de la matière, sans se souvenir que nos idées naturelles ne nous représentent pas tout ce qui est possible à Dieu, et qu'elles sont seulement les premiers fondements d'une raison limitée.»

Leibniz, après avoir insinué peu charitablement que Descartes a manqué de franchise, quand il s'est retranché derrière la distinction des vérités de la foi et de la raison, ajoute : « obligé néanmoins de se prononcer un jour touchant l'eucharistie, au lieu d'espèces réelles il introduisit des espèces apparentes, rappelant ainsi une explication que les théologiens s'accordent à rejeter (1). » Mais lui-même a-t-il été plus heureux et plus sage que Descartes, lorsque, prétendant démontrer la possibilité rationnelle de la présence réelle, il a imaginé son *vinculum substantiale* indépendant des substances et de leurs phénomènes, et passant d'une substance corporelle à l'autre, sans que les phénomènes visibles en soient altérés (2).

Par la force de ces objections théologiques, on voit avec quelle imprudence les cartésiens, dans cette polémique, s'exposaient aux coups les plus redoutables de leurs adversaires et allaient, pour ainsi dire, eux-mêmes au-devant de la terrible accusation contre laquelle ils voulaient se défendre. Incompatibilité avec l'eucharistie, conformité avec les sentiments de Luther et de Calvin, voilà l'anathème sous lequel les cartésiens ont failli succomber. Tous leurs plus violents adversaires se précipitent par cette brèche, et, dans une foule de libelles, réclament de l'autorité civile et ecclésiastique l'interdiction du cartésianisme au nom de la foi menacée. A leur tête est le P. Valois. Son livre intitulé : *Les sentiments de Descartes opposés à ceux de l'Église et conformes à ceux de Calvin*, en résumé et en provoque une foule d'autres de même

(1) *De vera methodo philosophiæ et theologiæ*, edit. Edmann, p. 111.

(2) Voir les lettres au P. Des Bosses.

nature (1). On peut voir, dans le *Recueil de pièces curieuses pour servir à l'histoire du cartésianisme*, publié par Bayle, l'émotion causée par le livre du P. Valois (2). Les cartésiens effrayés redoublent leurs protestations de foi, de piété et de soumission au concile de Trente.

Pour écarter de la philosophie nouvelle tout soupçon d'impiété, on relève, ou même on imagine une foule de circonstances édifiantes de la vie et de la mort de Descartes ; on lui attribue même la conversion de Christine. Quelques cartésiens obtinrent de cette bizarre et peu édifiante princesse un certificat attestant qu'après Dieu, Descartes était l'auteur de sa conversion au catholicisme. Voici ce singulier certificat dont les cartésiens firent grand bruit, et qu'ils placèrent dans la plupart de leurs apologies et de leurs préfaces : « Nous, etc., certifions que le sieur Descartes a beaucoup contribué à notre glorieuse conversion, et que la Providence s'est servie de lui et de notre illustre ami, le sieur Chanut, pour nous en donner les premières lumières, en sorte que sa grâce et sa miséricorde achevèrent

(1) *La Philosophie de M. Descartes contraire à la foi catholique*, in-12, Paris, 1682.

(2) L'auteur anonyme donne ce livre comme le complément de celui du P. Valois. Ce recueil est presque tout entier composé de pièces relatives à ce grand débat sur l'eucharistie et au livre du P. Valois : *Défense de la philosophie de Gassendi, par Bernier. — Réponse de M. X. X. à une lettre de ses amis touchant le livre de M. de La Ville*, suivie d'un mémoire sur la *possibilité de la transsubstantiation*. Nous savons aujourd'hui, par les témoignages du P. André et du P. Adry, que l'auteur de cette lettre et de ce mémoire, en faveur de l'explication de Descartes au P. Mesland, est Malebranche lui-même, quoiqu'il ne parle de lui qu'à la troisième personne. Malebranche a répondu directement au P. Valois à la fin de sa 2^e édition du *Traité de la nature et de la grâce*. On voit aussi dans ce recueil de quelle façon les calvinistes intervenaient dans le débat. Une foule de thèses, de dissertations, d'ouvrages en sens contraires ont été publiés sur cette question, parmi lesquels nous citerons : *De irritis conatibus Cartesii aliorumque ad conciliandam cum philosophia transsubstantiationem*, tel est le titre d'une thèse soutenue à Altorf en 1723 ; *Apolo-gie de Charles Lafont pour la philosophie nouvelle sous forme de lettre*, Lyon, 1673 ; et *la Présence réelle de l'homme en plusieurs lieux démontrée possible*, par l'abbé de Liguac.

ensuite de nous faire embrasser les vérités de la religion catholique, apostolique et romaine, que le sieur Descartes a toujours constamment professée, et dans laquelle il est mort avec toutes les marques de la vraie piété que notre religion exige de ceux qui la professent. En foi de quoi nous avons signé les présentes et y avons fait apposer notre sceau royal (1). » Comment oser accuser Descartes de conformité avec Luther ou Calvin, en face de ce royal témoignage et d'une si glorieuse conversion ?

D'un autre côté, les réformés de France et de Hollande travaillaient, non sans succès, à envenimer la querelle, et cherchaient à en tirer parti contre le concile de Trente et la foi catholique. Wittichius, Claude, Jurieu, Bayle, la plupart des ministres, ne manquaient pas de donner raison à Descartes touchant l'essence de la matière, mais en même temps aussi à ses adversaires touchant l'incompatibilité de cette doctrine avec le concile de Trente. Ils proclamaient les cartésiens vainqueurs, comme philosophes, et vaincus, comme catholiques. « Il est clair, dit Bayle, par Descartes, que l'étendue est l'essence de la matière, et il n'est pas moins clair, par le P. Valois, que cette doctrine est incompatible avec la doctrine catholique ; donc il est clair que le concile de Trente a décidé une fausseté quand il a parlé de l'essence réelle (2). » Jurieu s'appuie sur cette incompatibilité vraie ou prétendue, pour élever des doutes sur la foi des théologiens de Port-Royal attachés à Descartes.

Ces essais malheureux de philosophie eucharistique, d'après les principes de Descartes, attirèrent sur leurs auteurs et sur l'école tout entière de fâcheuses disgrâces, et fournirent le principal prétexte d'une véritable persécution contre le cartésianisme. Desgabets, Le Gallois, Cally, Maignan, d'autres encore, furent frappés de censure et contraints à des rétractations. Quoiqu'il se fût borné à développer la première explication de Descartes, Rohault,

(1) Baillet, liv. VII, chap. xxiii.

(2) Préface du *Recueil des pièces curieuses pour servir à l'histoire du cartésianisme*.

inquiété jusque sur son lit de mort, fut obligé par son curé à faire publiquement une profession de foi catholique. Au premier rang des propositions cartésiennes condamnées, nous verrons toujours figurer celle de l'étendue essentielle, tandis que, par opposition, les accidents absolus semblent devenir le palladium de la foi.

Si l'on ne connaissait ce débat eucharistique, il serait difficile de comprendre l'importance et la vivacité que prend tout à coup cette question, en apparence inoffensive, de l'essence de la matière. Les théologiens durent s'alarmer de nouveautés dangereuses pour la foi et surtout de cette prétention de faire passer tous les mystères par le crible des principes de la philosophie de Descartes. L'État, de son côté, s'arma de cet esprit d'innovation et de libre examen qui se répandait partout à la suite du cartésianisme. De là une persécution dont nous allons raconter les principaux incidents.